

I. L'ARBRE

1332.

DE

VINCENNES,

VAUDEVILLE HÉROÏQUE

EN TROIS ACTES;

PAR MM. THÉAULON DE LAMBERT  
ET DARTOIS DE BOURNONVILLE.

Représenté pour la première fois à Paris, sur  
le Théâtre du Vaudeville, le 23 août 1814;  
et à Rouen, le 25 du même mois.



A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, et BARBA, au Palais-Royal.

1816.

---

---

**PERSONNAGES.**

**MM. et M<sup>mes</sup>.**

|  |                    |
|--|--------------------|
| <b>LE ROI</b> , . . . . .  | <b>HENRI.</b>      |
| <b>LE Chevalier ROGER</b> , . . . . .  | <b>LAPORTE.</b>    |
| <b>LE Comte de LA MARCHE</b> , sous le nom<br>et les habits du Troubadour Alfred . | <b>ISAMBERT.</b>   |
| <b>MARCEL</b> , fermier de Vincennes, . . .  | <b>ST.-LÉGER.</b>  |
| <b>MATHILDE</b> , amante du comte sous les<br>habits de pèlerine, . . . . .        | <b>DESMARES.</b>   |
| <b>CLAIRE</b> , fille de Marcel, . . . . .   | <b>BETZI.</b>      |
| <b>CHARLE</b> , amoureux de Claire, . . .  | <b>ST.-AULÈRE.</b> |
| <b>LE JUGE de Saint-Maur</b> , . . . . .   | <b>RENÉ.</b>       |
| Pélerines.   |                    |
| Habitans de Vincennes.   |                    |
| <b>LE GÉNIE de la France</b> , . . . . .   | <b>ARSENE.</b>     |
| Chœur aérien.  |                    |

*La Scène se passe dans le Bois de Vincennes.*

---

L'ARBRE  
DE  
VINCENNES,  
VAUDEVILLE HÉROÏQUE.

---

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente l'entrée du Bois, du côté du village. Un obélisque gothique, servant de rendez-vous de chasse, est au milieu de la scène. L'action commence au point du jour.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER ROGER, *une lettre à la main.*

C'EST bien ici, je crois, le lieu indiqué pour le rendez-vous. (*Il lit.*) « Chevalier Roger, j'apprends à l'instant » votre retour de la Palestine, et votre arrivée au château » de Vincennes. Je suis impatient de vous presser dans » mes bras. Trouvez-vous, seul, demain, au point du jour, » au rendez-vous de chasse, qui est à l'entrée du village ; » un ami bien malheureux vous y attendra. » Un ami bien malheureux ! (*Regardant autour de lui.*) Je suis charmé d'être arrivé le premier !

---

SCÈNE II.

LE CHEVALIER ROGER, ALFRED *portant un luth en sautoir.*

ALFRED, *avant de paraître.*

AIR : *Gai, gai, beau Chevalier.*

Honneurs,

Vaines grandeurs

Vous n'avez plus d'empire sur mon ame !

Honneurs,

Vaines grandeurs

Vous n'avez plus, pour moi, nulles douceurs !

LE CHEVALIER.

C'est un troubadour, évitons ses regards. (*Il se retire à droite.*)

A L F R E D *entrant.*

Simple troubadour,  
Chantant tour-à-tour,  
Mon Dieu, mon pays, mon prince et ma dame ;  
Libre et sans détour,  
J'éprouve, à mon tour,  
Que l'on chante mieux aux champs qu'à la cour.

L E C H E V A L I E R.

Ses traits ne me sont point inconnus.

A L F R E D.

Honneurs,  
Vaines grandeurs, etc.

L E C H E V A L I E R.

Je ne me trompe point.

A L F R E D, *sans le voir.*

Comment ! je suis le premier au rendez-vous !

L E C H E V A L I E R *avançant.*

En croirai-je à mes yeux ? Le comte de La Marche, à Vincennes, sous les habits d'un troubadour !

A L F R E D.

Embrassez-moi, Chevalier, afin de n'en plus douter.

L E C H E V A L I E R.

Quelle imprudence ! Ignorez-vous que le Roi habite Vincennes ? Osez-vous, Comte, vous y arrêter un seul instant ?

A L F R E D *gaiment.*

Bon ; j'y suis, depuis un mois.

L E C H E V A L I E R.

Comment avez-vous fait pour ne point y être reconnu ?

A L F R E D *riant.*

J'y ai vécu en sage.

L E C H E V A L I E R.

Il est certain que cela suffit pour éloigner jusqu'au soupçon, mais quels sont vos projets ? pourquoi ce déguisement ? et qu'attendez-vous de moi ?

A L F R E D.

Vous avez su mon aventure ?

L E C H E V A L I E R.

J'ai appris votre exil : j'ignore encore si vous l'avez mérité.

A L F R E D *gaiment et prenant son luth.*

Chevalier, en ma qualité de troubadour, je vais vous chanter cela. J'en ai fait la complainte la plus touchante ! vous allez l'entendre.

L E C H E V A L I E R.

Je vous écoute.

A L F R E D.

AIR de Doche.

Mon père avoit terni sa gloire  
Par le nom de sédition ;

Et personne ne voulut croire  
A son repentir glorieux.

En mourant, mon père  
Me dit pourtant ces mots chéris :  
« Mon fils écris sur ta bannière ,  
» Tout pour l'honneur , tout pour LOUIS ! »

Tandis que le meilleur des princes  
Étoit éloigné de ces lieux ,  
Au sein de nos belles provinces  
Parurent quelques facieux.

Des fautes du père  
On accusa soudain le fils :  
J'avais pourtant sur ma bannière ,  
Tout pour l'honneur , tout pour LOUIS.

Je croyais que mon innocence  
Des méchans tromperait l'espoir ;  
La Reine servant leur vengeance  
M'accable de tout son pouvoir.

Injuste et sévère ,  
Elle m'exile et j'obéis ,  
Sans effacer de ma bannière ,  
Tout pour l'honneur , tout pour LOUIS.

LE CHEVALIER.

Je devine ; votre inconséquence et votre légèreté auroit ,  
seules , fourni à vos ennemis des armes contre vous.

ALFRED *lui prenant la main.*

Vous me connaissez , chevalier Roger ! la Reine avait  
choisi l'Italie pour le lieu de mon exil , et j'y vivrais , peut-  
être heureux , au sein des lettres et des beaux-arts , si le  
nom de rebelle ne pesait sur mon cœur. En apprenant que  
le Roi avait touché le sol de la France , mon ame s'est  
ouverte à l'espoir , et j'ai osé braver l'arrêt cruel qui me  
rend étranger dans ma patrie. (*Reprenant sa gaité.*) De-  
puis un mois j'habite ce village , où , sous le nom du trou-  
badour Alfred , je gagne tous les cœurs par mes chansons  
et ma gaité.

LE CHEVALIER.

Le Roi croit à votre ingratitude ; Comte, il sera mal aisé  
de vous faire rentrer en grâce.

ALFRED.

Rentrer en grâce ! le ciel m'en préserve !

AIR : *Il me faudra quitter l'Empire.*

La cour est un mont redoutable ,  
D'où , pour mieux faire son chemin ,  
On cherche, d'un coup charitable ,  
A précipiter son voisin.  
Du sommet j'ai fait la culbute ,  
Et je le dis , sans hésiter ,  
Je suis trop froissé de ma chute  
Pour essayer d'y remonter.

LE CHEVALIER.

Quel est donc votre but ?

A L F R E D.

De me justifier, de regagner l'estime de mon Roi, de lui consacrer ma harpe et mon épée; mais de ne plus paraître à la cour.

L E C H E V A L I E R.

Que ne vous jetez-vous à ses pieds, lorsqu'il vient s'asseoir sous le grand chêne de la forêt pour y rendre la justice.

A L F R E D.

J'ai bravé les lois qui me défendent de paraître dans le royaume: si j'osais me montrer aux yeux du Roi, avant ma justification, je serais perdu. Chevalier, je n'espère qu'en votre zèle et votre amitié, vous savez que c'est demain la fête de ce monarque adoré. Profitez de cette circonstance, la fête d'un bon Roi fut, de tout temps, un jour de pardon.

L E C H E V A L I E R.

Vous pourrez compter sur moi.

A L F R E D.

Je n'en ai point douté, chevalier Roger, et votre retour m'a comblé de joie. J'avais perdu l'espérance de vous revoir. Vous avez, dit-on, bien souffert.

L E C H E V A L I E R.

Oui, des malheurs de notre Roi!

*AIR de la Sentinelle.*

De ses États séparé par les mers,  
Rêvant toujours au bonheur de la France,  
Ce noble Roi montra, dans ses revers,  
Une héroïque et sublime constance,  
Fidèle aux vertus, à l'honneur,  
De ses maux n'accusant personne...  
Ah! jamais un prince meilleur  
Ne se montra dans le malheur  
Plus digne d'occuper le trône.

*Ensemble*

Non; jamais un prince meilleur, etc.

A L F R E D.

Chevalier, n'auriez-vous point trouvé, sur vos pas, en Palestine, l'intéressante et belle Mathilde?

L E C H E V A L I E R.

La dame de vos pensées!

A L F R E D.

*AIR de Marianne.*

Depuis que dans la Palestine  
Le roi LOUIS porta ses pas,  
Sous le rochet de pèlerine  
Nos dames vont voir ces climats;  
C'est une rage!  
Avec courage,  
Bourdon en main,  
Elles font ce chemin;

( 7 )

Et, quand nos princes  
De ces provinces  
Veulent, en vain,  
Chasser le Sarrasin,  
Pélerines, jeunes et belles,  
Elles vont toutes à Sion,  
Prier pour la conversion  
De tous les infidèles.

LA CHEVALIER, *riant.*  
Et Mathilde a fait comme les autres.

ALFRÉD.

Elle est partie quelques jours après ma disgrâce.

LE CHEVALIER.

Je vois que le pèlerinage est en votre faveur. Je ne l'ai point rencontrée ; mais depuis le retour du Roi les pèlerins se hâtent de quitter l'Orient. Mathilde ne peut tarder à rentrer dans sa patrie.

ALFRÉD.

Elle me croit en Italie.

LE CHEVALIER, *riant.*

Une pélerine ne peut se dispenser d'aller à Rome. ( *On entend une musette champêtre.* ) Qu'entend-je ?

ALFRÉD.

Ce sont les villageois chargés des apprêts de la fête ; ils cherchent leur troubadour.

LE CHEVALIER.

Je vous laisse avec eux.

ALFRÉD.

Chevalier, je me fie à votre loyauté.

LE CHEVALIER.

Le doute seroit une injure. ( *Il sort.* )

---

### SCÈNE III.

ALFRÉD, MARCEL, CLAIRE, CHARLE,  
HABITANS DE VINCENNES.

CHŒUR.

AIR : *Chantons tous la bonne Lise.*

Pour une fête si chère,  
Cueillons, ici, les bouquets

Les plus frais :

La fêt' d' not' Roi, d' not' père  
Est celle des vrais Français.

MARCEL *arrivant.*

AIR : *Au coin du Feu.*

Où donc est-il notre homme,  
C' troubadour qu'on renomme ?

Mais j' l'aperçois

Dans l'ardeur qui l'anime,  
J' gage qu'il cherche une rime

Au fond du bois.

( 8 )

CHŒUR.

Pour une fête si chère, etc.

CLÀIRE.

Dans la forêt d'Vincenne

Venir tout seul, à peine

Si j'vous conçois ;

Tenez, moi qui vous parle ;

J'n' vais jamais sans Charle

Au fond du bois.

CHŒUR.

Pour une fête si chère, etc.

CHARLE.

Ell' dit qu'elle est peureuse ;

Mais c'est une menteuse ,

A c'que je crois ;

Quand j'allons sous l'ombragé

C'est ell' qui m'encourage ,

Au fond du bois.

CHŒUR.

Pour une fête si chère ; etc.

ALFRED.

Eh bien , mes amis tout sera-t-il terminé pour ce soir ?

MARCEL.

L' vin est tiré d'abord.

CHARLE.

Les tables sont dressées.

CLÀIRE.

Les bouquets sont prêts.

MARCEL.

Et nos cœurs aussi, morgué. L' roi sera content

AIR : *Ah ! que de peine dans la vie.*

Pour cette fête solennelle ,

La premièr' d'puis son retour ,

J'n'avons pas épargné not'zèle ,

Ni not'bon vin. . . ni not'amour !

— Un' fois l'an on peut l'fêter ; je pense ,

Puisque sur nous , veillant toujours ,

Par ses bienfaits , la fête de la France

Sera désormais tous les jours.

CHŒUR.

Par ses bienfaits , etc.

MARCEL.

Enfans , je sommes ben aise d'vous voir ici tous rassemblés , pour vous annoncer un' fête de plus.

T O U S.

Une fête !

MARCEL.

Oui , morgué , une fête ! Ma fille a quasi seize ans ; regardez - moi - ça. Ell' promet , pas vrai ? eh ben ! jarni , j'la marions demain.

CLÀIRE.

Moi ! mon père.

C H A R L E.

Se pourrait-il ?

A L F R E D à *Charle.*

Heureux coquin.

M A R C E L.

Ecoutez , écoutez tous ( *Il monte sur un débris de l'obélisque* ), quel est le plus aimable garçon qui soit dans tout l'village ?

T O U S.

Le troubadour Alfred.

M A R C E L.

Quel est le plus joyeux ?

T O U S.

Le troubadour Alfred.

M A R C E L.

Quel est celui qui chante toujours ?

T O U S.

Le troubadour Alfred.

M A R C E L.

Qui est-c' qui fait l' mieux danser les fillettes ?

L E S F I L L E T T E S.

Le troubadour Alfred.

M A R C E L.

Par ainsi , c'est l'troubadour Alfred que j'ons choisi pour  
not' gendre.

C H A R L E.

Ciel !

A L F R E D.

Moi , père Marcel ?

M A R C E L.

Oui , toi , mon garçon.

C L A I R E , à part.

Que je suis donc fâchée d'aimer Charle !

M A R C E L.

A I R : *Ton amour à ton père.*

Ta gaité vive et franche  
A su charmer mon cœur ;  
Et je veux , en revanche ,  
Assurer ton bonheur.  
Entre dans ma famille ,  
J'te charge , beau troubadour ,  
D'faire chanter à ma fille  
Son premier chant d'amour.

A L F R E D.

Comment , père Marcel ; mais vous n'y pensez pas !  
Vous , le plus riche fermier de Vincennes , donner votre  
fille à un troubadour sans fortune , sans asile , et que vous  
avez été forcé de recueillir chez vous !

M A R C E L.

Morgué ! c'est pour ça ; d'ailleurs , je te Pdisons franchement , c'est ta jovialité , qui me détermine ; j'ons toujours désiré d'avoir un troubadour pour gendre : te v'là , j'voulons m'en passer la fantaisie.

A L F R E D.

Mais réfléchissez. . .

M A R C E L, *fâché.*

J'espérons ben que vous n'alléz pas nous refuser.

C H A R L E.

Père Marcel , vous savez que j'aime votre fille.

M A R C E L.

Tu n'es pas assez gai pour être mon gendre , toi.

C L A I R E.

Mon père , j'vais mourir de chagrin.

M A R C E L.

J'n'ons pas peur de ça.

AIR : *Du Vaudeville de au feu !*

Quand le tourment d'amour  
Trottera dans ta tête,  
Le joyeux troubadour  
Emploira sa recette ;  
Il s'approch'ra,  
Et, par un' chansonnette,  
Il t'charmera  
Et te consolera.

*Même air.*

Si tu meurs de chagrin  
Bien loin d'perdre la tête,  
Le troubadour, soudain,  
Emploira sa recette,  
Il s'approchera,  
Et par une chansonnette,  
Il t'charmera  
Et t'ressuscitera.

A L F R E D.

Mais , père Marcel , vous paraissiez avoir de l'amitié pour Charles ?

M A R C E L.

Et j'en ons encore ; c'est un brave garçon , oui da ; mais pourquoi n's'ait-il pas chanter ! il me faut un gendre qui chante , à moi ! par ainsi , touchez là !

C L A I R E.

Ah ! seigneur Alfred , refusez-moi , je vous en prie.

M A R C E L.

Ça m'est égal , s'il te refuse , j'attendrons qu'il nous vienne un autre troubadour , quand tu devrais rester fille , encore trente ans.

C L A I R E.

Ah , mon Dieu ! Charles , trente et seize , combien cela fait-il ?

( F. II. )  
C H A R L E.

Quarante-six ans.

C L A I R E ( à part. )  
Je n'aurai jamais assez de patience.

M A R C E L, *lui tendant la main.*  
Eh ben ! voyons , seigneur Alfred acceptez-vous ?

A L F R E D.  
( *À part.* ) Il n'en démordra pas , ( *haut en riant et lui prenant la main* ) j'accepte , père Marcel.

M A R C E L.  
V'là qui est dit ; j'allons passer chez le tabellion.

A L F R E D.  
Chargez-moi de ce soin.

M A R C E L.  
Eh ben , soit. Qu'il tienne l'contrat tout prêt pour ce soir ,  
prierons not' bon roi d'nous bailler sa signature ; ça vous  
portera bonheur. Vous , mes enfans , retournez à la ferme  
pendant qu' j'irons chez l'juge de Saint-Maur , pour savoir  
si j'ons gagné ou perdu not' procès.

AIR de la Valse du pauvre diable.  
Allons , enfans , livrez-vous à la joie ,  
Et songez bien qu'il vous faut , tour à tour ,  
Au roi chéri , que le ciel nous renvoie ,  
Montrer , ce soir , autant d'gaieté qu'd'amour.

C H A R L E.  
Me séparer ainsi de mon amie !  
M A R C E L.

Çà , mon garçon , fais trêve à ton chagrin.  
C L A I R E, *pleurant.*  
Contre mon gré , demain , l'on me marie !

M A R C E L.  
Ris aujourd'hui , tu pleureras demain.

Ensemble.  
Allons , enfans , livrons-nous à la joie , etc.  
A L F R E D, *gaiement à Claire.*

Rassure-toi , jeune et gentille Claire ,  
Un troubadour eut toujours un bon cœur ;  
Et je te jure , en face de ton père ,  
Que je ne songe , ici , qu'à ton bonheur.

Ensemble.  
Allons , enfans , etc.  
( *Alfred sort d'un côté et les Villageoises de l'autre.* )

## S. C È N E I V.

M A R C E L, *seul.*

Enfin , me v'là au comble de mes vœux ; j'allons avoir  
un gendre comme il m'en fallait un , un gendre dont la gaieté  
embellira mes vieux jours.

**AIR : Songez donc que vous êtes vieux.**

Le soir à mon retour des champs ,  
 Dans ma chaumière fortunée ,  
 Il me délass'ra , par ses chants ,  
 Des fatigues de la journée ;  
 Et , d' reconnaissanc' pénétré ,  
 Pour son art sublim' que j'admire ,  
 ( Avec bonhomie . )

Tout les soirs je m'endormirai  
 Aux accords charmans de sa lyre.

( Il va pour sortir . )

Mais , qu'est-ce que je vois donc là ! ( Il se retire à droite . )

## SCÈNE V.

MATHILDE, PELERINES, MARCEL,

( à l'écart . )

MATHILDE.

**AIR : L'Hymen est un lien charmant.**

Je vais donc les revoir , enfin ,  
 Ces murs où commença ma vie ;  
 O Seine , ta rive chérie  
 Vaut mieux que celle du Jourdain.  
 Plus sur une lointaine plage  
 Le cœur emporta de regrets ,  
 Plus on fut en butte à l'orage ,  
 Pendant le cours d'un long voyage ,  
 Et plus la patrie a d'attraits  
 Au retour du pèlerinage !

MARCEL ( à part . )

Ventregué ! ell's sont gentilles.

MATHILDE ( aux Pèlerines . )

Arrêtons - nous en ces lieux ; on célèbre à Vincennes la  
 fête du Roi , nous prendrons part à l'allègresse publique.

MARCEL ( à part . )

J'ons une démangeaison de leur parler.

MATHILDE ( à elle-même . )

J'ai appris , en Italie , que le comte s'était rendu à Vin-  
 cennes sous le nom d'Alfred et sous l'habit d'un troubadour ;  
 mon cœur palpite en songeant que je suis si près de lui !  
 heureuse Mathilde ! tu vas donc le revoir , après une ab-  
 sence de trois années.

**AIR connu.**

Partant pour la Syrie ,  
 Je lui dis « Au retour ,  
 » A l'autel , ton amie  
 » Couronnera l'amour . »  
 Du retour l'heure sonne ,  
 ( Avec une gaité naïve . )  
 Un peu plus , j'oubliais  
 D'apporter la couronne  
 Que je lui destinais.

MARCEL ( à part. )

Faut absolument que je les abordions.

MATHILDE ( l'apercevant. )

Un villageois ! il connaîtra , peut - être , le troubadour Alfred.

MARCEL ( approchant en saluant. )

Excusez , mesdames les Pèlerines , la liberté que j'prenons d'vous interrompre ; mais j'ons entendu que vous voulez rester à la fête du Roi , et je vous offrons d'bon cœur not' ferme et not' table.

MATHILDE.

Nous acceptons avec reconnaissance ; la chaumière du villageois est le séjour de l'innocence et de la paix

MARCEL.

Oh ! pour ce c'qui est d'ça , je n'vous en répondons pas aujourd'hui. J'marions not' fill' , voyez-vous ! et , dans un mariage , il y a toujours un peu de remue-ménage ; mais on aura pour vous tout l'respect que méritent des Pèlerines.

MATHILDE.

Nous sommes prêtes à vous suivre. Habitez - vous Vincennes ?

MARCEL.

Oh ! c'est pas loin ! vous voyez ma ferme à travers les arbres.

MATHILDE.

Vous devez avoir entendu parler du troubadour Alfred ?

MARCEL.

Si j'en ons entendu parler ! ( riant. ) un tantinet.

MATHILDE.

Vous le connaissiez !

MARCEL ( avec suffisance et bonhomie. )

C'est mon gendre.

MATHILDE.

Votre gendre !

MARCEL.

P'croiyons ben qu'il y manque encore queuque petite formalité ; mais demain....

MATHILDE ( à part. )

Une simple fille de village ! le comte ! il se pourrait.

AIR : Des Scythes.

Quand , sous l'habit de pèlerine ,  
J'allais prier , avec ferveur ,  
dans les champs de la Palestine ,  
C'était pour lui rendre l'honneur.  
Pendant le prix de mon courage ,  
Me faudrait-il , à mon retour ,  
Pour lui rendre , hélas ! son amour ,  
Faire un nouveau pèlerinage !

MARCEL.

Est-ce que vous connaissiez , le seigneur Alfred , par hasard ?

MATHILDE.

Sa réputation de troubadour est venue jusqu'à moi.

MARCEL.

Quand je disais qu'il faisait du bruit dans le monde ! Eh ben ! jarni , vous l'verrez.

MATHILDE.

Il fait , sans doute , un mariage secret ?

MARCEL ( *fâché.* )

Un mariage secret ! apprenez , madame , que j'aurons la signature du Roi.

MATHILDE.

Son innocence a donc été reconnue ?

MARCEL.

Il y a ben long - temps , ma foi ! du premier jour d'son arrivée à Vincennes. Mais j'oublions que vous avés besoin de repos ; venez , venez , j'vas vous montrer l'chemin d'la ferme.

MATHILDE ( *à part.* )

Cachons mon trouble et suivons - le , pour m'assurer de la vérité.

MARCEL.

AIR : *Ermite , bon Ermite.*

Gentille pèlerine ,  
 Allons , imitez-moi ;  
 C'est mal d'être chagrine  
 L'jour d'la fête du Roi.  
 Venez dans ma chaumière ,  
 Sans vous faire prier ;  
 Et not' gendre , j'espère ,  
 Sauza vous égayer.

*Ensemble.*

MATHILDE.

Ah ! pauvre pèlerine ,  
 Au plaisir livres-toi ;  
 C'est mal d'être chagrine.  
 A la fête du Roi.

LES PÉLERINES.

Gentille pèlerine  
 Au plaisir livres-toi , etc.

MARCEL.

Gentille Pèlerine ,  
 Allons , imitez-moi , etc.

*Fin du premier Acte.*

## ACTE II.

*Le Théâtre représente l'entrée du Bois , du côté du château , dont on aperçoit le donjon au-dessus des arbres ; à droite de l'acteur , est une petite chapelle gothique.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI , LE CHEVALIER ROGER , UN PAGE  
*portant un livre.*

LE CHEVALIER.

Ainsi , c'est à votre Majesté qu'était réservée la gloire de

mettre fin à ces luttes brillantes, mais cruelles, dans lesquelles la France a perdu tant de nobles enfans.

LE ROI.

Mes peuples ont besoin de la paix, et je mettrai tous mes soins à la rendre durable et glorieuse.

LE CHEVALIER.

C'est ainsi que les princes se font bénir ! et vous avez encore un droit plus grand à la vénération des Français ! Je veux parler de votre vertu favorite, votre amour pour la justice.

LE ROI.

Elle est un besoin pour mon cœur.

AIR d'Angélique et Melcour.

Dans mes mains le Ciel a remis,  
Pour la gloire qui m'accompagne,  
Et la balance de Thémis  
Et le sceptre de Charlemagne.  
Entre ces attributs altiers,  
D'un choix, si je courais la chance,  
Je quitterais plus volontiers  
Le sceptre que la balance !

LE CHEVALIER.

Eh bien, Sire, qu'il me soit encore permis d'élever la voix, en faveur de l'amitié.

LE ROI, sévèrement.

Chevalier Roger, je vous ai dit ce que je pensais de votre ami. La Reine l'a condamné, il était coupable.

LE CHEVALIER.

Sire, la calomnie....

LE ROI, l'interrompant.

N'eut jamais d'accès près de la Reine et n'en aura jamais auprès de moi; mais voici l'heure où j'aime à pénétrer dans ce bois, et à m'y livrer aux charmes de la lecture et de la méditation. Allez, Chevalier, je vous charge de consoler mes braves guerriers de l'oisiveté que le bonheur de mes peuples impose à leur valeur. ( *Le Chevalier sort; le Roi prend le livre des mains du page qui s'éloigne aussi.* )

## S C È N E II.

LE ROI, seul.

Rendons - nous sous cet arbre fortuné où je goûte, tous les soirs, le plaisir le plus doux comme le plus pur, celui de me voir entouré de mon peuple et d'entendre bénir mon nom.

AIR : De la robe et les bottes.

Quand je vois près de la Couronne  
Tant de flatteurs et tant d'ennuis,  
Lorsque je vois l'erreur si près du trône  
Je maudis le rang où je suis ;

Mais sur ce trône qu'on révère,  
En prenant l'équité pour loi,  
Quand je songe au bien qu'on peut faire  
Je me trouve heureux d'être Roi.

---

SCÈNE III.

LE ROI, CLAIRE.

CLAIRE, *sans le voir.*

Le Roi s promène toujours à cette heure dans le bois ; si je pouvais le rencontrer , je n'aurais pas de lui parler. (*Elle l'aperçoit et recule avec précipitation.*) Le voilà ! C'est singulier : le cœur me bat , les jambes me manquent , et je ne peux plus ni avancer , ni reculer , ni parler.

LE ROI, *sans la voir.*

Je veux que tous mes sujets m'a bordent avec confiance.

CLAIRE.

Alors , je puis approcher.

LE ROI, *de même.*

Qu'ils me parlent avec franchise.

CLAIRE.

En ce cas je puis parler.

LE ROI.

Et je ferai justice au plus simple villageois , comme au plus grand seigneur de ma Cour.

CLAIRE.

Bon ; je puis épouser Charler. (*Toussant pour se faire remarquer.*) Hein ! hein..

LE ROI.

Ah ! ah ! c'est une jeune fille ! La fille de Marcel , je crois.

CLAIRE.

Moi-même , Sire.

LE ROI, *avec bonté*

Approchez , approchez. (*Elle hésite.*)

AIR : *Mon ami , approche-toi.*

Mais pourquoi cette contrainte !  
Vous tremblez , ma belle enfant ,  
De peur votre ame est atteinte.

CLAIRE.

Je croyais , jusqu'à présent ,  
Qu'on ne tremblait que de crainte :  
Près de vous , je crois sentir  
Qu'on peut trembler de plaisir.

LE ROI.

Que me demandez-vous ?

CLAIRE.

AIR : *Du vaudeville de Partie Carrée.*

A vos genoux , dans cette circonstance ,  
J viens vous prier de combler tous mes vœux ;  
Je ne pouvais mieux m'adresser , je pense ,  
Puisqu'il s'agit de faire des heureux.

Si vous r'usiez, ma pein' sera bien grande :  
Daignez m'exaucer, aujourd'hui,  
Je n'puis m'passer de c'que je vous demande,  
( Avec une révérence. )  
Sire, c'est un mari !

L E R O I, riant.

Ah ! ah ! vous voulez vous marier !

C L A I R E.

Dame ! c'est que... voyez-vous, on s'est toujours marié dans notre famille, et je ne voudrais pas faire autrement que les autres.

L E R O I, avec bonté.

Votre père ne veut donc pas vous marier ?

C L A I R E.

Il ne veut pas me donner pour mari celui que j'ai pour amant.

L E R O I, sévèrement.

Songez que l' premier devoir d'un enfant est d'obéir à son père.

C L A I R E.

Vraiment ; Sire, je l'sais bien ; et, comme vous êtes notre père à tous, si vous vouliez dire un mot, mon père vous obéirait ; et, alors, je n'lui désobéirais pas.

AIR : Une fille est un oiseau.

Mon père veut, en ce jour,  
Malgré l'amour qui m'engage,  
Pour un garçon de c'village,  
Que j'épouse un Troubadour.  
Je n'veux pas êtr' sa compagne.  
Avec lui, j'sais c'que l'on gagne ;  
Il n'fait qu'courir la campagne ;  
Et, Sirè, vous savez bien  
Qu'lors qu'on a, dans l'mariage,  
Un homm' qui toujours voyage  
C'est comm' si l'on n'avait rien.

L E R O I.

Ma belle enfant, vous avez eu confiance en moi, vous ne vous en repentirez pas.

S C È N E I V.

LES MÊMES MATHILDE.

MATHILDE, se prosternant aux pieds du Roi.  
Sire, justice ! justice !

L E R O I.

Je vous la dois ; Madame, relevez-vous.

C L A I R E, à part.

C'est la pèlerinne que mon père a rencontrée.

MATHILDE.

AIR du Confiteor.

Je viens, à votre tribunal,  
Sire, vous demander vengeance

Contre un chevalier déloyal  
Dont vous devez punir l'offense.  
Pour un Français , son crime est des plus grands :  
Sire , il a trahi ses sermens.

C L A I R E.

On ne voit plus que cela , à présent.

L E R O I.

Vous accusez un Chevalier ?

M A T H I L D E.

Oui , Sire.

R O M A N C E.

AIR : de *Doche*.

Un jeune et vaillant Chevalier  
M'avait fait serment de constance ;  
Nœuds d'Hymon allaient nous lier ,  
Du bonheur avait l'espérance ;  
Mais le ciel déploya sur nous  
Toute sa justice divine ;  
Et , pour apaiser son courroux ,  
Je pris l'habit de pèlerine.

« Belle , dit-il , tu vas , pour moi ,  
» Prier aux champs de la Judée ,  
» Et je te jure que ma foi  
» Te sera noblement gardée.  
» Adieu , cours accomplir tes vœux ;  
» Mais te souviendras , j'imagine ,  
» Qu'ici , j'attends , pour être heureux ,  
» Le retour de la pèlerine. »

Malgré l'orage et le turban ,  
J'ai touché la colline sainte ;  
Et l'écho sacré du Liban ,  
Trois ans , a répété ma plainte.  
Enfin mon vœu fut entendu ,  
Vers mon amant je m'achemine ;  
Mais l'ingrat n'a point attendu  
Le retour de la pèlerine.

L E R O I.

Je vous ferai raison de sa déloyauté ; mais il faut aussi  
que je l'entende. Est-il à Vincennes ? quel est son nom ?

M A T H I L D E.

Sire.....

S C È N E I V.

LES MÊMES CHARLE.

C H A R L E.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! tout le village est ensorcelé ,  
j' n'avons plus d'espoir qu'en notre bon Roi.

L E R O I.

Comment ! ( *Charle intimidé se cache derrière Claire.* )

C L A I R E le présentant au Roi.

Sire , c'est celui que j'voudrais épouser ; un bon garçon  
qui n'a pas de malice.

( 19 )

L E R O I.

Fort bien. ( *A Charles.* ) Qu'est-il donc arrivé ?

C H A R L E.

AIR : *Il était une Fillette.*

A la têt' de tout l'village  
J' viens d'voir c'méchant Troubadour  
A danser il l's'encourage.

Et leur donne, tour-à-tour ,

Et des bouquets

Et des couplets ,

C'est pour son mariage ,

Je l' gage ;

Il est temps , soyez notre appui ,  
Parlez , pour nous , dès aujourd'hui ;  
Pour l'épouser , s'il va ce train ,  
Sicé , tout sera fait demain !

L E R O I , *avec intérêt.*

Quel est ce Troubadour.

C H A R L E.

Un sournois qui cajole toutes nos filles ; j' demande . . . .  
( *Avec emphase et après avoir cherché.* ) Qu'il soit exilé du  
village !

L E R O I.

Rendez-vous , ce soir , sous le grand chêne , mes enfans ,  
Il ne sera pas dit qu'il y ait des malheureux si près de moi.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Je veux toujours faire connaître  
L'amour que j'ai pour mes sujets ;  
Leur bonheur ne peut jamais être  
Aussi grand que je le voudrais.

C H A R L E.

Béni soit le Roi qu'on révère .  
Et qui protég' petits et grands.

L E R O I.

Un Roi doit aimer , en bon père ,  
Egalement tous ses enfans.

C H Œ U R.

Je veux toujours faire connaître , etc.

MATHILDE , CLAIRE , CHARLE.

Il veut toujours faire connaître,  
L'amour qu'il a pour ses sujets ;  
Son bonheur ne peut jamais être  
Aussi grand que je le voudrais.

( *Le Roi sort, en lisant.* )

---

## S C È N E V.

MATHILDE, CLAIRE, ALFRED.

*accourant, un contrat à la main.*

A L F R E D *à Claire et à Charles.*

Vous voilà , mes amis , je vous cherchais. Je viens de  
chez le tabellion ; tout va selon mes vœux.

MATHILDE.

C'est le comte ! (*Elle s'appuie contre la chapelle.*)

ALFRED.

Demain tout le monde sera heureux ! tu te marieras , mon  
cher Charles !

AIR : *Le cœur de mon Annette,*  
Dans ton petit ménage ,  
Grace à mes soins , bientôt ,  
Tu montreras , je gage ,  
Que tu n'es point un sot.

CHARLES, *se frottant les mains.*

Je vous l' dis tout bas ,

ce que vous croyez , monsieur , n'arriv'ra pas ,

ALFRED.

Que veut-il dire ? (*Allant à Claire.*)

Vous , ma charmante Claire ,

Dans ce lien chéri ,

Vous aimerez , j'espère ,

Toujours votre mari.

CLAIRE, *faisant la révérence.*

J' vous l' dis tout bas ,

Ce que vous croyez , monsieur , n'arriv'ra pas .

ALFRED, *gaiment.*

Je veux mourir si je comprends quelque chose à vos  
réponses.

CHARLES.

Viens-t-en , Claire , viens-t-en à la fête.

CLAIRE.

Ah ! vous voulez épouser les filles malgré elles !

CHARLES.

Nous verrons , nous verrons ; à c' soir monsieur l' Trou-  
badour. (*Ils sortent.*)

## SCÈNE VI

MATHILDE, ALFRED.

ALFRED.

Leur colère m'amuse ! (*Montrant le contrat.*) Voici qui  
les apaisera. (*Il se retourne et aperçoit Mathilde toujours  
appuyée contre la chapelle.*) Que vois-je !

AIR : *Un jeune Troubadour.*

En croirai-je mes yeux !  
Gentille pélerine ,  
Qui seule s'achemine ,  
Et qui prie en ces lieux .  
Trop heureux Troubadour ,  
Peut-être ici vient-elle  
T'apporter de ta belle ,  
Doux souvenir d'amour !

(*Il s'approche.*)

*Même air.*

Madame, excusez-moi ;  
 Mais pour charmer ma vie,  
 Mathilde la jolïe,  
 Reçut jadis ma foi.  
 Laisa-t-on au retour  
 Sur des rives cruelles,  
 Parmi les infidèles,  
 L'objet de mon amour ?

MATHILDE *à part.*

Je sens battre mon cœur  
 Et d'amour et de haine.

ALFRED.

Ah ! terminez ma peine,  
 Rendez-moi le bonheur ;  
 Verrai-je enfin venir  
 Son retour que j'implore !  
 Sachez que je l'adore.

MATHILDE *se retournant.*

Pourquoi donc la trahir ?

ALFRED.

Mathilde !

MATHILDE.

Oui, Comte ; Mathilde qui vient du fond de l'Orient  
 pour être témoin de votre perfidie.

ALFRED.

Ma perfidie !

*AIR de la Tyrolienne.*

D U O.

Ah ! ne crains pas que jamais je t'oublie ;  
 De mon amour ton cœur a-t-il douté ?  
 Je suis fidèle autant que toi, jolïe,  
 Va, tu dois croire à ma fidélité.

MATHILDE.

Je ne crois plus ton langage,  
 Tu dois fuir loin de moi.

Quand d'amour le doux servage  
 Nous tenait sous sa loi,

Je ne croyais pas  
 Si quelqu'un, hélas !  
 Dut trahir sa foi,

Que ce serait toi.

Je ne crois plus ton langage, } *bis.*  
 Tu dois fuir loin de moi.

ALFRED.

Va, tu peux croire au plus tendre langage,  
 L'amour toujours me retient sous ta loi ;  
 Si l'un de nous peut être un jour volage,  
 J'en fais serment ce ne sera pas moi.

*( Il se jette à ses pieds, Marcel arrive. )*

SCÈNE VII.

LES MÊMES , MARCEL. Villageois chargés de guizlandes  
et de bouquets.

MARCEL.

Ah ! par exemple , c'est trop fort.

ALFRED à part , gaiment.  
Marcel ! je suis perdu.

MARCEL.

Tudieu ! monsieur l' Troubadour , quel gaillard vous  
fait's ! Il vous faut des pèlerines.

ALFRED.

Ah ! mon cher Marcel , vous me voyez transporté.

MARCEL avec un gros rire.

Oui , transporté !... à ses pieds.

AIR : *Songez donc que vous êtes vicieux.*

J' vois que vous ne vous déplaitez pas ,  
Auprès d' la belle pèlerine ;  
Allons , il faut suivre mes pas ;  
Pardou , madam' , si j' vou' chagrins.  
Mais ma fille l'attend , et , d' bonn' foi ,  
C'est son amant , s'il était l' vôtre ,  
Vous n' seriez pas content' , je croi ,  
Qu'il vous plantit là pour un' autre.

MATHILDE à part.

Suis-je assez outragée !

ALFRED à part.

Et je ne puis lui dire la vérité.

MATHILDE , se remettant , à Marcel.

Rassurez-vous , je ne viens point troubler votre félicité.  
Si ce Troubadour était à mes pieds , c'était seulement pour  
me rendre hommage.

MARCEL.

Pour vous rendre hommage ! c'est différent ; ce n'est pas  
défendu ; c'est que , voyez-vous , il épouse not' fille  
demain !

MATHILDE.

Il l'aime , sans doute , beaucoup ?

MARCEL.

Il en est fou , quoi !

ALFRED , bas.

Ne dites donc pas cela.

MARCEL.

Je veux l'dire moi. ( à Mathilde. ) Vous assisterez à la  
cérémonie : ça vous fera plaisir à voir.

MATHILDE.

Je ne doute point que le Troubadour Alfred n'ait beau-

coup d'amour pour votre fille , mais je ne puis rester à son hymen ; ( *en soupirant* ) mon pèlerinage n'est point fini.

MARCEL , à Alfred.

Ah ça , tout est disposé pour la fête ; l' Roi s'est dirigé vers le grand chêne ; nous voilà tous , profitons du moment.

ALFRED.

Je vous suis , mon cher Marcel.

MARCEL.

Non pas , non pas ; vous viendrez avec nous.

ALFRED , *bas*.

Je voudrais être un instant seul avec madame.

MARCEL , *haut*.

Pour lui rendre encore des hommages , pas vrai ? oh ! je n'entendons pas cela : l' Roi avant tout.

AIR : *D'une walse de Mozart.*

Allons , amis , allons offrir

A c' bon Roi not' hommage.

Ce village ,

Qu'il daign' chérir ,

Ne peut trop le bénir.

ALFRED *prenant son luth.*

Par ses accords . que mon luth vous enflame :

Unissons-nous pour fêter ce beau jour ;

L'amour du Roi doit occuper notre ame.

( *bas à Mathilde.* )

Un autre amour ,

Ce soir , aura son tour.

CHŒUR ( *en dansant.* )

Allons , amis , allons offrir

A c' bon Roi not' hommage , etc.

MATHILDE , *bas à Alfred.*

Ah ! c'en est trop ingrat , et cette offense ;

Pour te punir , peut-être , de ce jour ,

Met dans mon cœur l'amour de la vengeance.

ALFRED , *l'interrompant en jouant de son luth.*

Un autre amour ,

Ce soir aura son tour.

CHŒUR , *en dansant et en agitant les bouquets.*

Allons , amis , allons offrir

A c' bon Roi not' hommage ;

Ce village ,

Qu'il daign' chérir ,

Ne peut trop le bénir.

( *Ils sortent.* )

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III.

Le théâtre représente l'endroit le plus sombre du bois. Un grand chêne occupe le milieu de la scène ; un banc de gazon est sous l'arbre. A droite est un taillis.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI.

( Il arrive par une des allées du fond ; il lit. )

AIR : *Bocage que l'aurore*

Paisible solitude,  
Doux calme des forêts,  
Pour l'ami de l'étude  
Que vous avez d'attraits.  
Dans votre heureux silence,  
Que j'aime à m'oublier :  
Ici, l'homme qui pense  
S'appartient tout entier !

Et toujours un charme inconnu semble ramener mes pas vers cet arbre chéri ; son ombre protectrice répand dans tous mes sens, je ne sais quelle douce satisfaction... Oui, lorsque j'ai commis une erreur sur le trône, ici je me réconcilie avec moi-même.

AIR : *Muse des Bois.*

Quand je servais une cause sublime  
Je recherchais un immortel renom,  
Et la Victoire aux échos de Solime  
A bien souvent fait redire mon nom ;  
Mais, en ces lieux, ma gloire est plus certains :  
J'ai déposé le glaive du guerrier,  
Et désormais, illustré par ce chêne,  
Je le préfère au plus brillant laurier.

Voici l'heure où mon champêtre tribunal va s'ouvrir ( avec gaieté et s'asseyant sous l'arbre ), j'aurai de l'occupation aujourd'hui ! Le père Marcel n'entend pas facilement raison ( musique douce et harmonieuse ). Malgré la voûte de ces arbres, la chaleur du jour est accablante ( suite de l'air ) et le sommeil appesantit ma paupière ( suite de l'air ). Ce n'est pas la première fois qu'il m'a surpris dans ces forêts..... ( suite de l'air ) Je ne puis lui résister... ( Il s'endort. ).

R Ê V E.

CHŒUR AÉRIEN:

AIR : *Dors, chaste fille.*

Dors, ô grand Prince, honneur de notre France :  
Elu de Dieu, Roi sans pareil,  
Un rêve heureux, par sa présence,  
Vient embellir ton paisible sommeil.

( A la fin du chœur le feuillage du chêne se sépare, et laisse voir une auréole brillante dans laquelle se trouvent les images

de LOUIS XII , FRANÇOIS I.<sup>er</sup> , HENRI IV , LOUIS XIV et LOUIS XVIII ; entre ces deux derniers, on distingue quelques palmes. LE GÉNIE DE LA FRANCE sort du tronc de l'arbre.)

## L E G É N I E .

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Grand Roi , vois le brillant Génie ,  
 Protecteur du peuple français ,  
 Qui , de ta race , au loin bénié ,  
 Vient te révéler les secrets.  
 Suivant ton généreux exemple ,  
 Fier du passé qu'il peut chérir ,  
 Heureux le roi qui sans effroi , contemple  
 Les annales de l'avenir,

( *Il montre le chêne.* )

AIR de la *Hullin.*

Ainsi , dans ses brillans rameaux ,  
 L'arbre de ta race féconde  
 Portera , pour l'honneur du monde ,  
 Et des sages et des héros.

Vois ce Roi plein de clémence ,  
 Qui , de ses sujets aimé ,  
 Sera , dans toute la France ,  
 Père du peuple nommé.

Et ce prince , souvent vainqueur ,  
 Qui doit aux arts donner la vie ,  
 Et qui , dans les champs de Pavie ,  
 Doit perdre tout , hormis l'honneur.

Et ce prince magnanime  
 Qui , dans tous les temps chéri ,  
 Sera d'un accord unanime  
 Surnommé le bon Henri.

Vois ce prince majestueux  
 Dont la noble et vaste puissance  
 Doit , pour la gloire de la France ,  
 Enfanter un siècle fameux.

Ici , mon ame trop émue ,  
 Par les plus cruels malheurs ,  
 Ne peut offrir à ta vue

Que des palmes et des pleurs.  
 Mais vois ce prince vertueux ,  
 Par des ingrats , privé du trône ,  
 Et qui voulant se venger d'eux ,  
 Un jour viendra les rendre heureux !

Les fils que le ciel te donne  
 Seuls peuvent sauver l'État ;  
 Seuls ; de ta noble couronne ,  
 Ils conserveront l'éclat.

Ainsi , dans ses brillans rameaux ,  
 L'arbre de ta race féconde  
 Portera , pour l'honneur du monde ,  
 Et des sages et des héros.

C H Œ U R A E R I E N .

Dors , ô grand Prince , honneur de notre France ,  
 Elu de Dieu , Roi sans pareil ,

Ce rêve heureux , par sa présence ,  
A dû charmer ton paisible sommeil.

( Pendant ce chœur , le GÉNIE rentre dans le tronc de l'arbre , le feuillage se referme et le rêve cesse. )

## S C È N E I I.

LE ROI *endormi* , le chevalier ROGER , LE JUCE ,  
MARCEL , CLAIRE , CHARLÈ , VILLAGEOIS , LES  
PÉLERINES.

( Ils avancent doucement entre les arbres. )

M A R C E L.

AIR : *Berce , berce !*

Doncément , que rien ne l'éveille ,  
Ne troublons point son repos enchanteur ;  
Car vous savez qu'not' roi n' sommeille  
Que pour rêver à not' bonheur.

LE CHEVALIER , *contemplant le Roi.*

Ah ! quelle plus heureuse marque  
De l'amour de tous les Français ;  
La sécurité du Monarque  
Est la louange des sujets.

( Pendant ce chant , quelques villageois attachent des guirlandes au chêne. )

CHŒUR. Doucement , etc.

LE ROI *s'éveillant et regardant autour de lui , avec attendrissement.*

O plaisir pur , bien rare sur le trône ,  
Heureux sommeil ,  
Charmant réveil !

Un peuple attendri m'environne ,  
Et mes courtisans  
Sont absens !

C H Œ U R.

Mais voilà déjà qu'il s'éveille

Et { vous troublez } son repos enchanteur ,  
Et { nous troublons }

Et cependant jamais il ne sommeille

Que pour { faire } votr' bonheur.  
Et { rêver à } notr'

LE ROI , *avec bonté.*

Il me semble , mes amis , que vous êtes venus plutôt  
que de coutume , aujourd'hui.

M A R C E L.

Sire , j'avions notr' raison pour ça. Allons , mes amis ,  
v'la le moment ( *à part* ) et mon Troubadour qui n' vient  
pas.

CHŒUR *s'avancant et présentant les bouquets au Roi.*

AIR : *En revenant du village.*

Sir' , recevez du village

LES vœux les plus flatteurs

Et tout's les fleurs ,

C'est un bien modeste hommage ;

Mais c'est celui d' nos cœurs.

**MARCEL**, *offrant une gerbe.*

D'puis votre retour en France

J' vois

Qu' tout germ', qu' tout pousse autour de moi ;

Vous nous ram'nez l'abondance ,

V'là c' qui prouve un bon Roi,

**CHŒUR.** Sir', etc.

**CHARLE**, *offrant un lys.*

D'puis long-temps, par un' bévue ,

Ma foi ,

Je n'avais pas de lys chez moi ;

Églia , cett' fleur est r'venue

V'là c' qui prouve un bon Roi.

**CHŒUR.** Sir , etc.

**CLAIRE**, *offrant des fruits.*

Sir', tout' les fillett's vous prient ,

D' bonne foi ,

De prendr' ces fruits cueillis par moi ;

Grace à vous ell's se marient.

V'là ce qui prouve un bon Roi.

**CHŒUR.** Sir', etc.

**LE JUGE**,

Par votre équité sévère ,

Pour loi ,

Chacun a pris la bonne foi ;

Les juges n'ont rien à faire ,

V'là c' qui prouve un bon Roi !

**CHŒUR.** Sir', etc.

**LE ROI** avec bonté :

**AIR** : *La fête des bonnes gens.*

J'accepte votre offrande ,

Elle a droit de me charmer ;

Votre Roi ne demande

Que de se voir aimer.

Oui , mon ame est satisfaite ,

Et je prétends qu'a jamais

On célèbre dans ma fête ,

Celle de tous les Français !

**CHŒUR.** Oui son ame , etc.

**MARCEL** (*à part.*)

Et not' gendre n'est pas ici ! je gageions qu'il court  
après la pèlerine. Manquer la fête du Roi !

**LE ROI.**

Allons , mes amis ; nous avons plusieurs causes à juger  
aujourd'hui : (*Il s'assied sur le banc, les Villageois se placent  
à droite et à gauche. Tableau.*)

Je suis prêt, à vous entendre.

**Tous parlant à la fois.**

Sir', il faut que je vous disions...

**LE ROI**, riant.

L'un après l'autre.

**LE JUGE.**

C'est une formalité indispensable !

L E R O I.

Commencez , Marcel.

M A R C E L.

D'abord, Sire , il faut que vous sachiez que j'ons perdu not' procès.

L E J U G E.

S'il est perdu , il est tout jugé !

M A R C E L.

Oui ; mais il est mal jugé !

L E R O I.

Quel était donc ce différend ?

L E J U G E.

Marcel avait tort : il plaidait contre un des premiers seigneurs du royaume !

M A R C E L.

Sire, e' seigneur s'est avisé de détourner la rivière pour donner de l'eau à son jardin, et il veut absolument la faire passer tout au travers de ma ferme, en disant qu'il faut ben qu'ell' passe queuque part.

L E J U G E.

Est-ce que ce n'est pas juste cela ?

L E R O I, *riant.*

Et l'on vous a condamné, Marcel ?

M A R C E L.

Oui, Sire : avec frais et dépens.

L E R O I.

Je casse l'arrêt. Chevalier Roger, vous ferez témoigner mon mécontentement aux juges de Marcel.

AIR : *Epoux imprudent.*

Les honneurs, le rang, l'opulence,  
Ici ne donnent point de droits ;  
Et les Français, sans préférence,  
Sont tous égaux devant les lois.  
Si, naguère, on les vit atteindre  
L'homme paisible et vertueux,  
Je veux que sous mon règne heureux  
Le méchant seul puisse les craindre.

( *Il se rassied.* )

T O U S.

Vive le Roi !

M A R C E L.

Sire, à présent que vous avez ben voulu me faire justice, je vous demandons la plus grande de toutes les faveurs.

L E R O I.

Parlez, Marcel !

M A R C E L.

C'est d'vouloir ben signer le contrat de ma fille, que j'vas marier, en vot' honneur.

C L A I R E.

Ah ! Sire , voilà notre cause.

C H A R L E.

Sire , vous m'avez promis justice.

---

S C È N E I I I.

*Les mêmes , MATHILDE , s'avançant.*

M A T H I L D E.

Sire , prenez pitié de ma peine.

M A R C E L.

Qu'est-ce que tout ça veut donc dire ?

L E C H E V A L I E R.

C'est Mathilde !

---

S C È N E I V.

*Les mêmes. ALFRED , arrivant secrètement derrière le taillis.*

A L F R E D ( à part. )

Je cherchais Mathilde , et je l'ai vue se diriger vers ces lieux.

M A T H I L D E.

A I R : *Que ne suis-je la fougère ?*

D'une offense trop cruelle ,  
Vengez un cœur amoureux ;  
Ordonnez que l'infidèle  
Ne puisse , ailleurs , être heureux  
Avant l'instant où la haine  
Remplacera mon amour ;  
Las ! je sens trop que sa peine  
Durera bien plus d'un jour.

A L F R E D ( à part ).

Que je voudrais la détromper ?

L E R O I.

Qui accusez-vous ? Madame.

M A T H I L D E.

Le Troubadour Alfred.

C L A I R E.

Sire ! et moi aussi.

C H A R L E.

Et moi d'même.

L E J U G E.

J'ai aussi des plaintes à porter contre lui.

L E R O I , riant.

Comment , tout le monde.

M A R C E L.

Jarni , Sire , j'ons aussi envie de l'accuser d' n'avoir pas paru à la fête. C'est pourtant lui qui a tout fait.

M A T H I L D E.

Je l'accuse de m'avoir trahie.

CL A I R E.

Je l'accuse de vouloir m'épouser.

C H A R L E.

Moi , d'faire la cour à toutes les filles du village.

L E J U G E.

Moi , Sire , je l'accuse. . .

L E R O I *l'interrompant.*

Où est-il ce Troubadour ? Il faut du moins que je l'entende. Qu'on l'amène à l'instant.

L E J U G E.

Je vais procéder à son arrestation.

A L F R E D.

M'arrêter ! (*S'avançant noblement au milieu du cercle.*)  
Sire , voici le coupable !

L E R O I , *se levant.*

Que vois-je ! le comte de La Marche !

L E S V I L L A G E O I S.

Un comte !

A L F R E D.

A I R *de Doche.*

Loin de ces rives adorées ,  
Je fus banni , sans être criminel ;  
Mais en bravant vos lois sacrées ,  
J'ai mérité mon sort cruel.  
Du prix de mon exil propice  
Je dois vous faire l'abandon.  
J'avais droit à votre justice ,  
( *Il se jette à ses pieds.* )  
Je n'espère plus qu'un pardon.

L E R O I.

Relevez-vous , Comte. Avant de songer à vous punir pour une offense qui m'est personnelle , (*montrant Claire et Mathilde en riant*) je dois satisfaire vos accusateurs.

A L F R E D.

La belle Mathilde m'accuse de l'avoir trahie ; Charles , de vouloir lui enlever sa maîtresse ; Claire , de chercher à devenir son mari ; (*lui présentant le contrat*) lisez , Sire (*avec gaiété*) , et que mon innocence paraisse dans tout son jour.

L E R O I.

C'est le contrat de Charles et de Claire.

C L A I R E et C H A R L E.

Vraiment !

M A R C E L , *le prenant.*

Comment !

M A T H I L D E.

Je respire.

C L A I R E et C H A R L E.

L'aimable Troubadour !

MARCEL.

Morgué, ventregué ! il m'aurait joué un tour comme  
celui-là.

ALFRED.

Sire, c'est moi qui vous conjure de condamner Marcel à  
faire ce mariage dès ce soir.

LE ROI.

Qu'en dites-vous, Marcel ?

MARCEL.

J'dis, Sire, qu'j m'étions mis en tête d'avoir un Trou-  
badour pour gendre, mais qu'j voyons ben qu'je mourrons  
sans avoir ce plaisir.

CHARLE.

Soyez tranquille, père Marcel, j'apprendrai à chanter.

LE ROI.

Monsieur le juge, vous accusiez aussi le Troubadour  
Alfred.

LE JUGE.

Je ne savais pas que c'était un grand seigneur.

ALFRED.

Sire, j'attends mon arrêt.

LE CHEVALIER et MATHILDE, *aux pieds du Roi.*

Ah ! Sire...

LE ROI.

AIR : *Je ne suis pas de ces vainqueurs.*

- » Souvent les Rois doivent punir,
- » C'est un malheur de la couronne !
- » Et leur rigueur doit maintenir
- » L'éclat et la gloire du trône.
- » Les enfers, pour nous accabler,
- » Dans nos mains mirent la vengeance ;
- ( *En les relevant avec bonté.* )
- » Mais le Ciel, pour nous consoler,
- » Dans notre cœur mit la clémence.

ALFRED.

Ah, mon Prince !

T O U S.

Vive le Roi.

LE ROI.

Revenez à ma tour, Comte, je vous rends les honneurs  
que la Reine vous avait ôtés.

ALFRED.

Non Sire ; mon épée et ma vie vous appartiennent ;  
mais permettez-moi de garder ma harpe et ma gaité

LE ROI, *riant.*

Je ne vous presse plus ; le titre de Troubadour vaut  
bien celui de courtisan. ( *Avec bonté aux villageois* ) Au  
revoir, mes enfans. .

CHŒUR.

Sir', recevez du village, etc.

A L F R E D.

Et vous, Mathilde ?

M A T H I L D E.

Mon pèlerinage est fini.

R O N D E F I N A L E.

M A T H I L D E.

A I R de Doche.

Je vais commencer à présent  
Un voyage plus séduisant ;  
Mais , en femme prudente et sage .  
Je prends dans ce pèleriage ,  
Pour me soutenir en chemin ,  
Un pèlerin.

A L F R E D.

Partons pour ce voyage heureux :  
Mais en allant remplir nos vœux  
Avec toi quand je m'achemine ,  
Jeune et charmante pèlerine ,  
Ne vas pas changer, en chemin ,  
De pèlerin.

M A R C E L.

L' bonheur qui court , arriv' et r'part,  
Sans jamais s'arrêter null' part ,  
Vient , après une longue absence ,  
Faire un pèlerinage en France ,  
Notr' Roi va fixer enfin  
Le pèlerin.

C L A I R E.

On dit qu' l'amour court dans les champs  
Pour s' montrer aux fill's de quinze ans ,  
Et qu'il faut , lorsque l'on est sage ,  
Ne l' voir que l' jour du mariage :  
Ah ! quel bonheur ! je vais voir demain  
Le pèlerin.

C H A R L E.

Un' fois que j' serai ton époux ,  
Je ne serai jamais jaloux ;  
Mais si quelqu'un , dans mon ménage ,  
Cherche à faire un pèlerinage ,  
( Avec le geste )  
Moi , j' prendrai le bâton , soudain ,  
Du pèlerin.

M A T H I L D E , au public.

Un chansonnier , gai troubadour ,  
Vers le Vaudeville , en ce jour ,  
Fait un secret pèlerinage ;  
Dites , en accueillant l'ouvrage ,  
Que vous voulez connaître enfin  
Le pèlerin.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.

